



VOUS

AVEZ

dit

postco?

Le C.R.A.A.P

Sommaire

Présentation du collectif CRAAP.. p. 3

Editorial.. p. 4-5

Nous.. p. 6

De la difficulté d'utiliser le mot postcolonial.. p. 7

Je l'emploie comme un outil de réflexion.. p. 8-9

Etre de seconde classe.. p. 10

Faudrait pas faire de vagues.. p. 11

Se faire une place.. p. 12

Visibilité : se regarder, se montrer ?.. p. 13

Bâtard.e.. p. 14

Le colonial continue, alors on lutte.. p. 15-16

T'as vu l'histoire de la colonisation ?.. p. 17

Perspectives africaines.. p. 18

Envie de luttes.. p. 19



C.R.A.A.P : Collectif de Réflexions, Analyses et Actions Postcoloniales

Notre axe premier est l'antiracisme politique, mais nous avons conscience de l'imbrication des dominations racistes, sexistes, néolibérales etc... Nous cherchons à faire circuler différentes formes de discours et de pratiques critiques, à développer des contre-pouvoirs et à construire un réseau en résistance aux identités figées, aux déterminismes sociaux et aux inégalités sociales.

**Contact : chutonparle@riseup.net
<https://chutonparlecraap.wordpress.com/>**

Bande-son pour une émeute

Pour nous, le postcolonial donne la force de se réapproprié et de comprendre d'où on vient. Questionner notre racisme construit, intériorisé et sociétal, nous permet de créer et de prendre place. Pour nous les dominations sont forcément liées : capitalisme, sexisme, colonialisme...

On vit la théorie. Nous ne sommes plus des sujets d'études mais bien des spécialistes. On a décidé de réaliser des interviews dans notre collectif et de travailler à partir de ces derniers.

Nos démarches d'émancipation et les racines de nos idéaux sont colère, indignation, dénonciation des injustices, refus des stigmatisations, révolte contre les oppressions raciales et postcoloniales.

Comprendre nos histoires, nous permet de revoir nos postures, nos liens et les complexités de nos parcours, de nos positionnements sociétaux et politiques. On nous veut français-es sans nous vouloir dans le pays... Nous sommes considéré-es comme un problème pour la société française actuelle, ou encore nous sommes renvoyé-es à être des personnes subjectives, traversées par l'émotion.

On nous a souvent renvoyé qu'en tant que personnes racis-é-e-s ou issus de... ou tellement d'appellations, qu'on serait subjectif-ves.

Mais pourquoi ? Nous ne sommes que des témoins ? Qui sont les expert-e-s de nos vies ? Les chercheur-e-s blanc-h-e-s ?

Mais pourquoi ont-ils/elles ce monopole de la véracité de la connaissance ? Est-ce que nous n'en revenons toujours pas à ce sacro-saint référent de la neutralité scientifique ?

Pas de limites

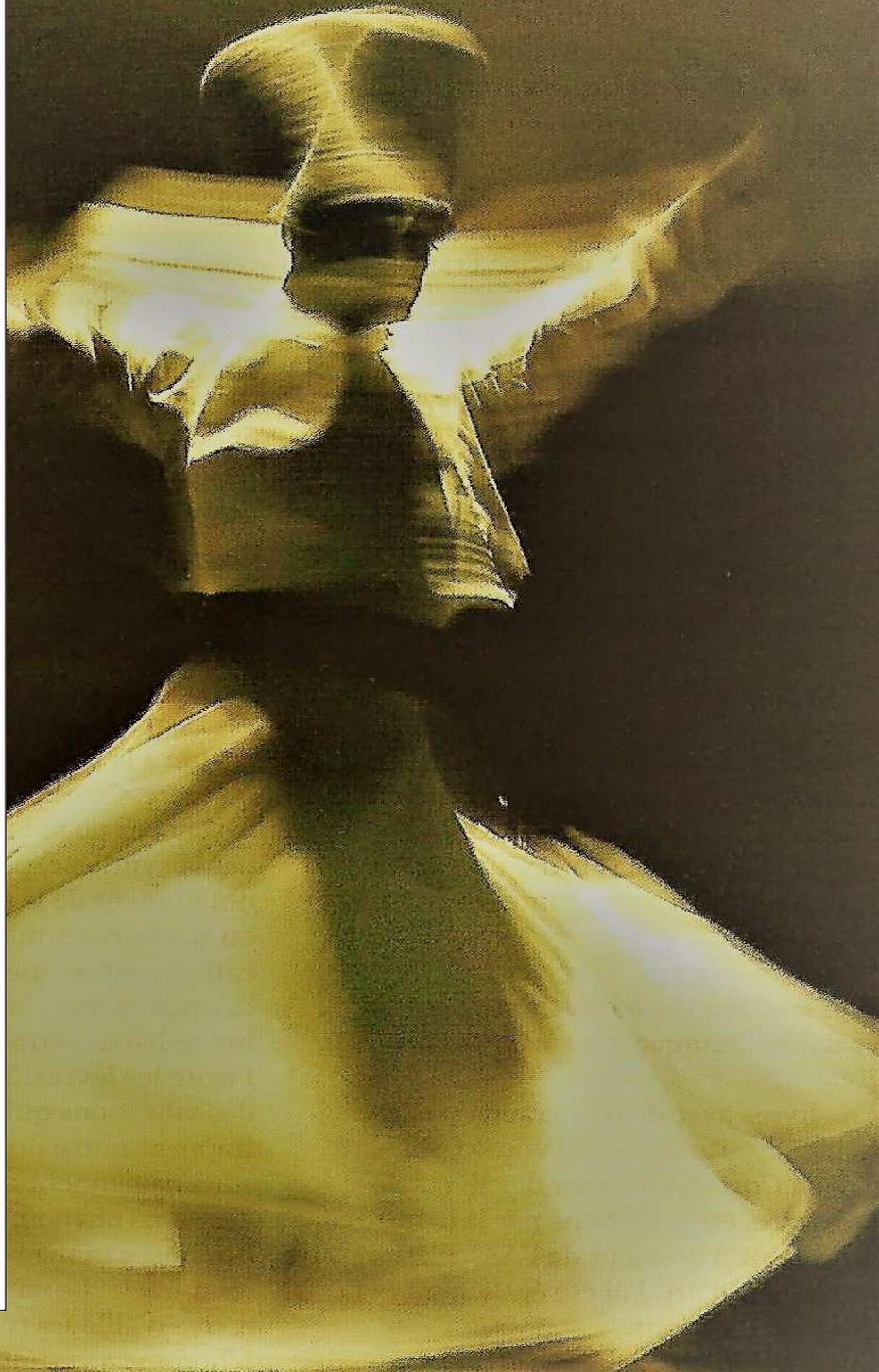
Bande-son pour une émeute

Nous assumons de ne pas être neutres et nous souhaiterions que la notion d'objectivité scientifique disparaisse du langage et des pratiques de production des savoirs car son utilisation n'est faite que pour brimer des populations et se positionner en savant-e tout-e puissant-e.

Sortir de l'objectivité permet de prendre en compte nos/les différentes histoires, nos/les savoirs universalisant, de se déplacer et de sortir de nos/des zones de confort.

Revendiquer que notre pensée et notre pratique correspondraient à toutes les personnes racis-é-e-s ne seraient qu'une utilisation fallacieuse de nos écrits et de nos vécus. L'utilisation de nos dires pour donner une leçon aux autres personnes racis-é-es ne serait aussi qu'une manipulation de nos dires. Chaque personne a une vérité et elle ne peut être réduite à néant. Quand des personnes se rencontrent et considèrent qu'elles forment un collectif, c'est qu'elles ont des idées et des envies qu'elles partagent.

Pour nous, c'est nous donner de la force, ne pas oublier nos passés, et ne plus être déterminé-es par les autres !



Pas de limites



« Je suis descendante d'un pays colonisateur. »

« J'ai quitté mon pays de naissance européen pour venir en France. Je me considère comme un immigré privilégié. »

« Je suis une fille d'immigrée venue du sud de la Tunisie, un pays anciennement colonisé par la France. »

« Je suis née dans un pays colonisé. »

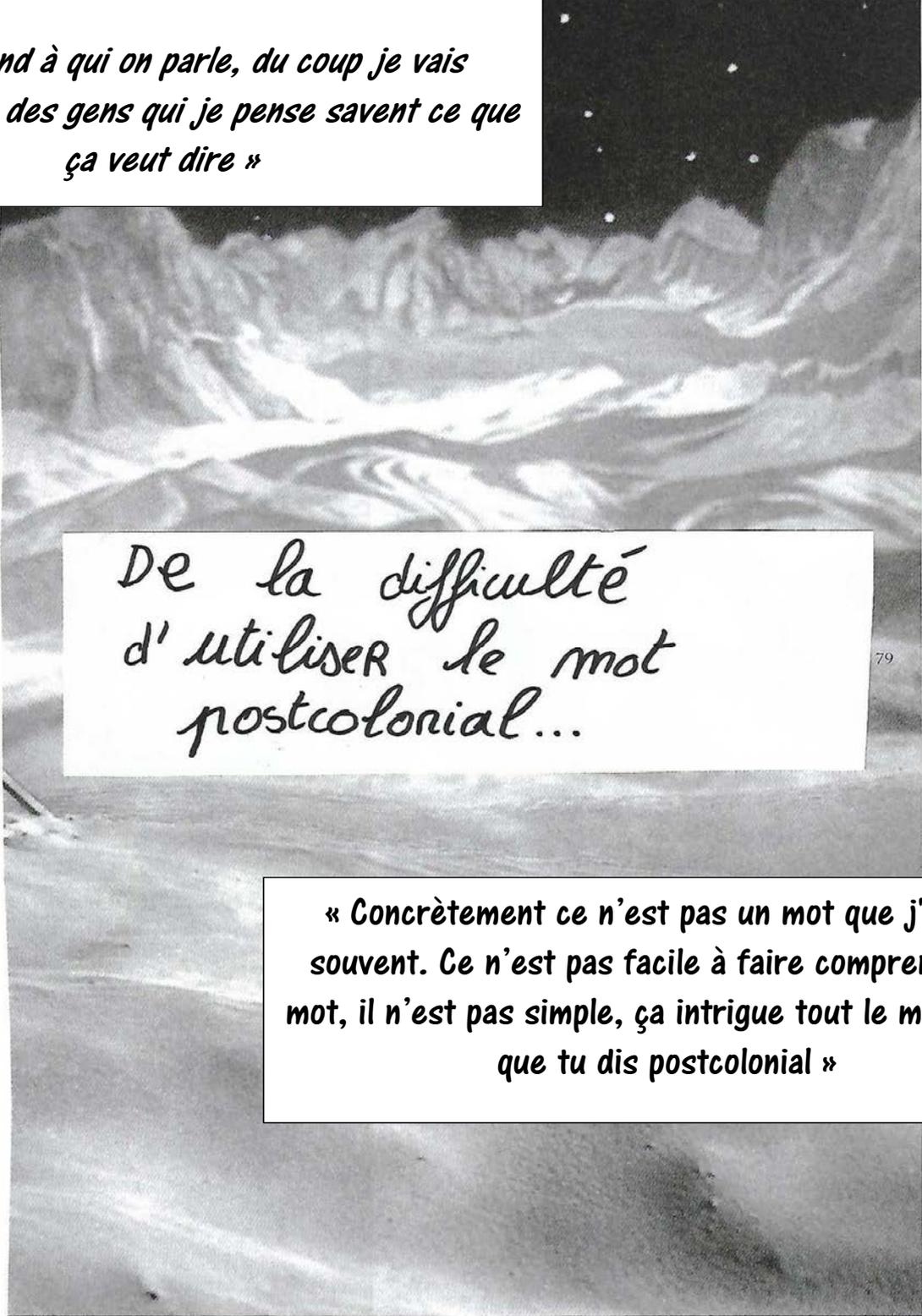
« Je suis descendant.e d'un pays colonisé. »

« Je suis métis.se et né.e en France. »

■

« Le postcolonial renvoie au courant universitaire. »

« Ça dépend à qui on parle, du coup je vais l'utiliser avec des gens qui je pense savent ce que ça veut dire »

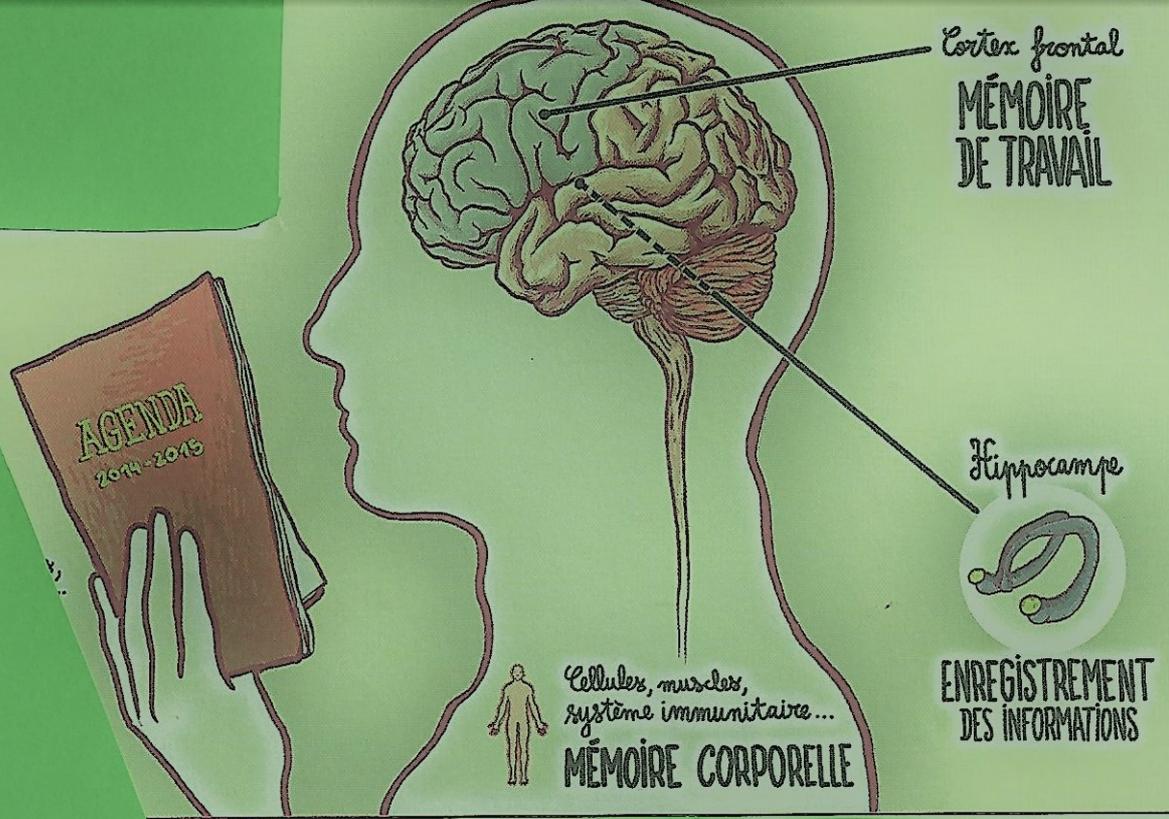


*De la difficulté
d'utiliser le mot
postcolonial...*

79

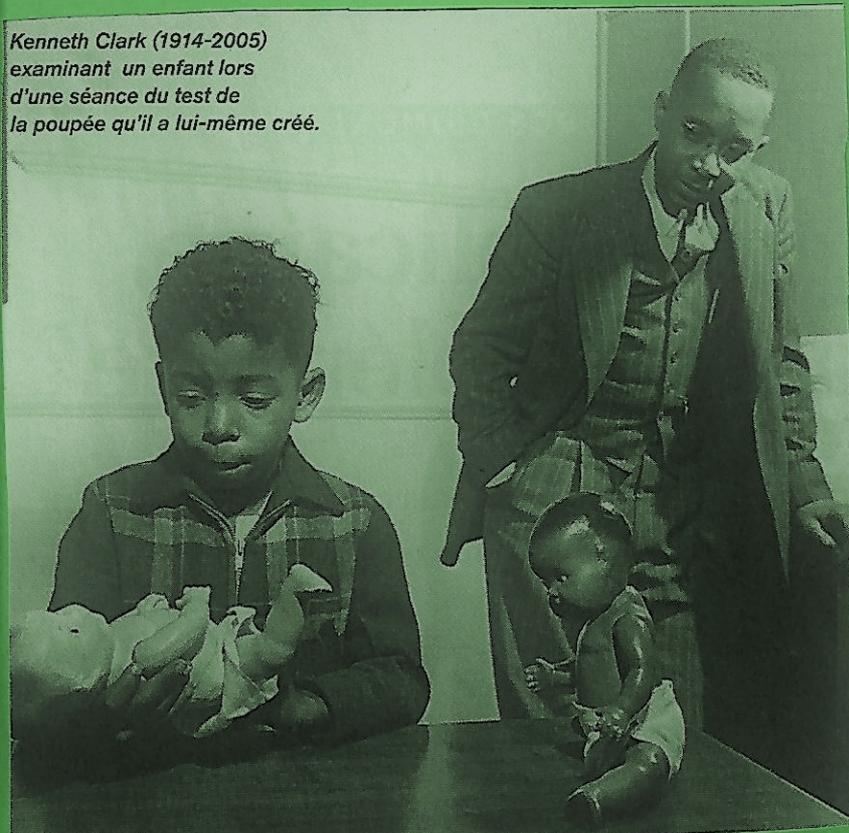
« Concrètement ce n'est pas un mot que j'utilise souvent. Ce n'est pas facile à faire comprendre ce mot, il n'est pas simple, ça intrigue tout le monde dès que tu dis postcolonial »

« J'utilise le mot postcolonial depuis ma rencontre avec le livre d'Achille Mbembe "De la postcolonie". J'ai eu énormément de mal à comprendre ce livre au départ, c'était dur. »



« JE L'EMPLOIE COMME UN OUTIL D'ANALYSE,
DE RÉFLEXION... »

Kenneth Clark (1914-2005)
examinant un enfant lors
d'une séance du test de
la poupée qu'il a lui-même créé.



« C'est un outil de réflexion d'analyse d'un passé colonial »

« C'est plus un contexte historique dans lequel on fait entrer les différentes histoires pour avoir une compréhension différente de la réalité ».

« Le postcolonial, ce n'est pas un courant de pensée forcément, c'est plutôt un outil de réflexion. On voit ce qui a eu lieu dans le passé, on peut l'analyser, comprendre les dynamiques qu'il y a eu entre les pays colonisateurs et colonisés. Quelque part quand je dis ça, c'est comme si les colonies n'existaient pas ou n'existaient plus. Ça veut dire qu'on analyse un passé révolu, mais si je pense postcolonial et si je pense colonies, moi je pense toujours aux DOM-TOM »

« On se pose les vraies questions sur ce qu'est le racisme. Ce travail de recherche, m'a permis de me situer, de penser le monde et les formes de domination qu'il y a dans ce monde. »

« Ces lectures m'ont apporté.es beaucoup en termes d'analyse, ou du moins, elles m'ont aidé.es à intellectualiser mon propos concernant le racisme que l'on subit ou encore le lien avec la race, la classe et le genre auquel nous somme assigné.es. En ce qui me concerne, j'ajouterais que cela a aussi rendu mes propos plus audibles dans certains milieux blancs. »

« Le postcolonial n'est pas une doctrine donc on n'a pas un système figé de propos, c'est quelque chose qui reste assez ouvert et qui peut être interprété d'une façon plus large. »

« Le postcolonial prend en compte le colonialisme, le phénomène colonial dans toutes ses caractéristiques et aussi je crois réfléchir sur quel sens on donne au mot post, c'est à dire il y a des effets du colonialisme qui sont entrés dans l'histoire de l'humanité, avec tous les dégâts, les conséquences, les histoires de conquête de violence, etc. mais pour moi c'est aussi réfléchir au mot post qui est important, pour moi le post doit être pris en compte comme l'impossibilité de revenir en arrière .»

« C'est un outil d'analyse, de réflexion car grandir et se construire en ayant conscience des représentations, du traitement et de la répression que la France réserve aux descendant.es d'anciennes colonies et leurs gosses... et bien, c'est violent »

« Ce qu'on a appris à l'école comme les grandes découvertes, qui en fait sont le grand processus d'expansion de l'Europe et 1492 pour ce qu'on appelle encore la découverte des Amériques. En fait, les Amériques étaient connues par plein de gens, ce n'est pas une découverte, c'est un processus de prise de territoire, de mise sous contrôle des gens et d'expansion de l'Europe en dehors de son terrain. Processus qui dure jusqu'à maintenant, qui ne s'est pas arrêté, mais qui s'est transformé ».

« Pour moi, postcolonialisme ce n'est pas ce qui vient après le colonialisme, parfois avec post, on peut penser ça, pour moi c'est ce qui va plutôt avec. »

« Achille Mbembe, c'est mon grand penseur du postcolonial, et ce que j'aime bien dans ses écrits, c'est qu'il ne fait pas du postcolonial une théorie, il en fait une posture critique. Du coup, c'est juste une manière différente de penser et d'intégrer nos expériences, vécus en tant qu'afro-descendant.es, fils d'immigré.es ou ancien colonisé.es. Cette posture critique permet de penser les rapports de domination, la colonialité, le vécu dans un monde blanc, la question du savoir... »

« J'ai découvert le postcolonial au lycée. »

« Dans la société actuelle, on n'est pas considéré.es comme français.es, mais comme français.es de seconde classe. »



« J'ai épousé le postcolonial en tant que concept, parce qu'en tant que vécu, c'était déjà là, c'est ma vie. »

« En primaire, j'étais le seul noir. »

« Je suis métis.se, pendant longtemps on a pu m'assigner à telle ou telle identité, soit arabe, soit français.e. Ce sont les autres qui décidaient à ma place, en fonction de ce que je leur renvoyais. Depuis quelques temps, c'est récent, c'est moi qui revendique une identité. »

« On est encore dans le postcolonial et non dans le décolonial. Étant donné qu'il n'y a pas encore eu une reconnaissance totale des faits coloniaux et qu'on en est encore à dire que la colonisation a eu des bienfaits. »

« Moi, ce qui m'intéresse plus ce sont les identités hybrides. Le mouvement postcolonial m'apporte des réponses à ce sujet et répond à mes identités hybrides. L'identité est comme une molécule qui peut être mouvante à tout moment. Le postcolonial est mouvant. Déjà, au niveau de certaines appellations, quand on dit « arabe », concrètement, ça ne veut rien dire. C'est un fourre-tout. C'est flou. »

« Le colonialisme de l'intérieur... c'est ce qui me touche le plus concrètement. Je suis français.e. C'est incroyable que j'arrive à le dire ! J'ai toujours estimé.e qu'on n'a jamais voulu que je le sois, français.e. »

« Je suis né.e en Europe, j'ai grandi ici, j'ai rien d'Antillais.e, j'ai ma vie là, mais on a tout fait, toute ma vie pour que je ne me sente pas comme tel.le, en tant que Français.e. »

« Quand j'étais jeune, les pères des potes racisé.es disaient : on ne fait pas de vague, on se fait discret. »

« Ma mère ne parlait pas du tout arabe à la maison. Cela s'explique par son parcours personnel, c'était une langue qui ne lui rappelait pas des choses faciles mais c'était aussi à cause de la politique hyper intégrationniste de l'époque. C'était peut-être aussi là une stratégie de ma mère... nous vivions dans un petit village. »

« J'ai grandi dans un quartier où j'allais à l'école publique et à partir du CM1, j'ai été dans des écoles privées. J'étais la seule personne noire dans ma classe. Du coup, j'ai pas mal grandi avec ce truc de l'assimilation. J'avais intégré plusieurs choses : être gentille, souriante déjà parce que j'étais une fille et aussi parce que j'étais noire. Je ne voulais pas créer de conflit par peur que les gens se disent : « oh la la, ces noir.es tous.tes les mêmes ! »

« J'ai rencontré une Martiniquaise avec qui je parlais d'Aimé Césaire et (agacée), elle m'a dit : "Faut qu'on arrête de parler de l'esclavage. On n'est pas africain, nous ! De toute façon aujourd'hui on est français.e. On est français.e, c'est comme ça". »



**Oublier... Je dois oublier.
Ne pas faire de vagues.
Ne pas remuer le passé.
Fermer les yeux.
Continuer comme si tout était normal.
Ne pas faire de vagues.
Se taire.
Oui, rappelle-toi : « Ne pas faire de vagues ».
Faire semblant.
J'ai rigolé aux blagues racistes, sexistes,
même quand je n'en n'avais pas envie.
Et, j'ai pleuré... oui, j'ai beaucoup pleuré...**

« Le postcolonial me permet de faire face à la férocité sournoise du racisme. Il me permet de ne pas me désintégrer dans un universalisme dominant et blanc par doute de moi-même, de ma légitimité, de ma colère, ou du sentiment de la honte de mes origines, de ma culture et de ma condition. »



« Habiter en France sans avoir de contact avec l'autre moitié de ma culture, c'est ressentir qu'une partie de soi est vide. C'est l'une des raisons pour lesquelles aujourd'hui, j'essaie d'apprendre ma langue, la langue de ma mère. Reconquérir une partie des émotions ou des expressions que je ne connais pas. »

« Comprendre mon histoire et sortir de ce trouble de qui je suis, de plus comprendre mon identité. Et puis c'est aussi émancipateur, ça me permet de comprendre l'histoire de la France, et celle de tous les pays qui ont été colonisateurs, aussi de comprendre en fait les fonctionnements de nos politiques et aussi les mécanismes de fonctionnement entre dominant.es et dominé.es. »

« J'ai vraiment commencé à penser la question des afro-descendant.es. Même si cette pensée était présente avant, bien que je la comprenais, je ne me sentais pas légitime. Mon sentiment d'appartenance était d'abord l'Afrique. Et, le postcolonial en tant que concept m'a obligée à penser ma situation de français.e, à penser mes droits de français.e et, à les revendiquer. C'est ça qui a changé, je me suis recentré.e sur la France et je me suis dit que j'étais légitime de questionner mes droits en France. »



Carrie Mae Weems, Ain't Jokin. 1987-1988

« La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache - peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois, nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre pleinement. [...]

Or, cette visibilité, qui nous rend tellement vulnérables, est la source de notre plus grande force. Car le système essaiera de vous réduire en poussière de toute façon, que vous parliez ou non. Nous pouvons nous asseoir dans notre coin, muettes comme des tombes, pendant qu'on nous massacre, nous et nos sœurs, pendant qu'on défigure et qu'on détruit nos enfants, qu'on empoisonne notre terre ; nous pouvons nous terrer dans nos abris, muettes comme des carpes, mais nous n'en aurons pas moins peur. » Audre Lord, *Sister Outsider*.

لقيط

« Le métissage, métis.se, bâtard.e, sang-mêlé.es ou encore mûlatre-sse...

Voilà comment l'histoire nous a nommé.es... »

Histoire du métissage, Nelly SCHMIDT : « Né d'une union longtemps considéré comme illicite et pour le moins réprouvé, le métis fut très tôt prisonnier de préjugés aussi pesants que contradictoires. Perçu comme dual, il fut également souvent accusé de duplicité et, à ce titre, redouté. »

« J'ai rapidement entendu ce mot "Gaouri" quand j'étais petite. Ma famille appelait mon père comme ça. On était les enfants bâtard.es. Mon père nous voyait comme français.es et ma mère comme arabes... Bref ça faisait des trucs bizarres. On ne m'appelait pas métis.se mais "moitié-moitié". C'était encore une autre appellation et c'était dans les années 80... Certaines personnes vont me reconnaître comme arabe, d'autres comme français.e.

En réalité, je suis descendant.e des deux. C'est bizarre, je ressens toujours ce truc de trahison au fond de moi, comme n'appartenant à rien. Des fois, ça me fait flipper le côté "pureté" de la race, l'essentialisation de la race. Nous sommes traversé.es par la classe, par notre socialisation, par le genre, par nos idéaux... »

« Le fait que je sois métis.se que je sois issu.e du dominant et du dominé sur certaines thématiques, ça a pu me mettre mal. »

« Voilà, je suis noir.e parce que c'est comme ça que je me revendique et c'est aussi comme ça que j'ai été nommé.e toute ma vie, mais il y a aussi ce côté blanc en moi. Ce dernier, il faut que je le place quelque part. Je l'ai beaucoup renié pendant très longtemps et en même temps je l'ai et je l'ai vécu à 100% ».





Pourquoi on lutte.



« Les DOM-TOM subissent encore la dominance de la métropole à tous les niveaux : politiques, culturels, santé et même dans l'agriculture. »

« Il y a plein de choses qui ont été pillées dans les départements d'Outre-Mer, ce qu'on n'a pas fait à la métropole. Quand j'ai habité 10 mois à la Réunion, j'ai commencé à sentir ce qui se passe dans les départements. Par exemple autoriser plus de sucre dans les sodas alors qu'en France, en métropole on ne le fait pas. Mais aussi, toutes ces expériences qu'on a faites en Martinique avec les pesticides sur les bananes qui contenaient du nickel qui passe ensuite dans l'eau. Les gouvernements de métropole à Paris qui disaient « oui oui mais y a pas de problème ». Encore une marque de non-intérêt. J'avais l'impression qu'on s'en fichait parce que c'était un département d'Outre-Mer. [...]

En Martinique, j'ai rencontré une nana qui m'a raconté qu'elle ne pouvait pas boire d'eau car l'eau est contaminée. Elle était donc obligée d'acheter de la Cristalline. J'étais énervée parce que je me disais qu'il faudrait qu'il y ait une subvention pour que tout le monde ait le droit d'acheter de l'eau. Tout le monde le sait aujourd'hui mais personne ne fait rien. »

« Ce que j'aime bien, chez les Antillais.es, c'est que beaucoup dans les Caraïbes s'identifient de plus en plus aux Arawaks, donc aux Indien.nes qui étaient sur les îles avant la colonisation, donc à leur histoire ».



« BUMIDOM, ma mère elle est venue en France parce qu'elle était toute seule et qu'elle galérait économiquement. Mon père c'est pareil, du coup ils sont arrivés dans ces trucs de programme qu'il y avait entre la métropole et l'Outre-Mer pour travailler. Ils se sont rencontrés dans une espèce d'usine de formation, un truc de formation en fait. »

« La France n'assume pas son histoire du coup qu'est-ce que jouent les politiques avec ça ? Nous faire croire que rien ne s'est passé, que tout va bien... »

« La manière de construire l'Orient et l'Occident est directement hiérarchique. L'Orient est l'extérieur, un monde fantasmé qui par défaut définit ce qui n'est pas ici. Edward Saïd montre bien ça. C'est pour ça qu'il est considéré comme celui qui commence le postcolonial. »

« Une des conséquences de la colonisation, toujours si on reprend E. Saïd, est de créer des experts et d'autres qui sont étudiées. Les sciences sociales, comme elles ont été produites, proviennent de l'Europe. Elles ont étudié les « autres », tout en les produisant comme des « autres ». Le postcolonial c'est un peu à la base de ce que je fais parce que c'est inverser ça, c'est faire que les gens produisent leurs propres théories en résistance, c'est se réapproprier les sciences qui nous ont classifiés à différents niveaux. »

« Un des problèmes de la colonisation, une des conséquences postcoloniales c'est les États-nations. Dans ma vision anarchiste et même féministe, les États-nations c'est un problème !

En ce moment, de nombreuses personnes meurent massivement dans la Méditerranée. Elles ne meurent pas par accident, mais par les politiques volontaires de l'Europe. Ce sont des moyens financiers qui sont mis en œuvre pour faire que les personnes ne viennent pas en Europe. »



« Il y a les DOM TOM toujours colonisés, la Palestine ; une colonisation liée à un autre contexte... Mais il y a une continuité du colonialisme français et européen dans son impérialisme, sa gestion des quartiers populaires, dans la violence et les crimes de la police envers ses habitants, les lois mortifères, le franc CFA, la domination économique du nord sur le sud, le traitement des réfugiés et le fait que la Méditerranée soit devenue un cimetière... »

« L'Afrique du XV siècle, c'était des empires, des royaumes, des chefferies. Il existait plusieurs manières de se nommer. Il n'y avait pas de conscience d'être Africain.es, quand bien même on avait conscience qu'on était entouré de voisin.es. »

« Les Africain.es ne se seraient jamais défini.es comme « africain.es » s'il n'y avait pas eu l'esclavage et la colonisation. Pour penser l'unité des Africain.es, ce que veut dire littéralement panafricanisme (ma référence c'est le panafricanisme tel que l'a pensé Kwame Nkrumah, c'est-à-dire d'un point de vue continental). Il fallait qu'existe la conscience d'être africain et, cela n'a pu émerger que lorsqu'il y a eu l'invention de l'Afrique (je renvoie aux travaux d'un auteur qui compte dans le courant postcolonial, Mudimbe).

Depuis l'Antiquité, « Afrique » a désigné plusieurs choses : la Libye actuelle, les Berbères, une partie du Maghreb, puis il y a eu un glissement de sens tardif. L'Afrique a désigné la partie du continent habitée par les Noir.es, les Subsaharien.nes. C'est l'expérience esclavagiste et coloniale qui a apporté cette conscience. »

« Le panafricanisme a émergé comme une conséquence : la conscience d'appartenir à ce même destin tragique dans lequel nous avons été confiné.es parce que nous étions désigné.es comme Noir.e ou Africain.e. Puis, les Africain.es ont décidé de se ressaisir de cette définition pour formuler un autre avenir. Le panafricanisme, c'est un positionnement. Être panafricain.e, c'est se positionner par rapport à ce destin-là. Le panafricanisme doit être une pratique politique. »

« Le panafricanisme est compris comme un signifiant unitaire par rapport à l'expérience coloniale. Mais, il exprime la nécessité de s'unir pour lutter efficacement. Au lieu que chaque pays négocie un par un avec les puissances néocoloniales, le panafricanisme permet de parvenir à un rapport de force avantageux. Je vois dans le panafricanisme du bon sens, une solution et du pragmatisme. »

« Le panafricanisme défend la liberté de circulation pour chaque Africain.e. Il reconnaît les richesses des cultures africaines sans les homogénéiser. Il accepte le syncrétisme culturel découlant de la rencontre avec l'Autre dominant (les influences musulmanes, les influences chrétiennes...). »

« Kwame Nkrumah n'a jamais parlé de table rase et de la nécessité d'oublier le passé. Il parlait de la nouvelle personnalité de cette Afrique qui doit vivre avec son temps. Il est nécessaire pour réussir ce rapport de force, d'avoir une armée, une monnaie et de négocier de manière unie pour permettre aux Africain.es de bénéficier des ressources de leur continent. Le panafricanisme a aussi été contre l'existence des nations parce qu'accepter cela, c'était une manière de valider le partage colonial du territoire africain. Depuis longtemps, la ligue panafricaine se mobilise contre le franc CFA, les accords de partenariat économique, les bases militaires occidentales en Afrique, et pour la pacification des territoires et un meilleur partage des ressources. »

« Certain.es se trompent en pensant que les Africain.es doivent avant tout « s'aimer » pour réaliser le panafricanisme. NON, ce n'est pas ça l'enjeu. Ce n'est pas des discours creux sur l'unité, le panafricanisme est une solution pragmatique face aux situations politiques et économiques actuelles du continent africain. »



« J'ai envie de lutter contre toutes formes de dominations je n'ai pas envie de les séparer. »

On ne vient pas de nulle part, on s'inscrit dans les luttes passées et présentes et grâce à elles nous avons pu découvrir et comprendre des parties de nous-mêmes. Ce mouvement de luttes a commencé il y a plus de 50 ans avec des groupes politiques comme : le MIB, la Marche pour l'égalité de 1983, le FUIQP, le PIR, les luttes de sans-papier.es (1973, 1980, 1996, 2009), la grève des loyers de 1969 par les travailleurs africains (d'Ivry-sur-Seine et de Saint-Denis logés dans des foyers insalubres gérés par la Société nationale de construction de logements pour les travailleurs ou SONACOTRA), les comités vérités et justice contre les violences policières.

« Le postcolonial fait écho aux guerres actuelles impérialistes qui sont une conséquence du passé. S'il n'y a pas de reconnaissance des discriminations passées, il n'y aura pas de reconnaissance de ce qui se passe à l'heure actuelle. C'est une explication postcoloniale. C'est pour cela qu'il est nécessaire et indispensable d'ajouter les discours des personnes qui ont été peu entendues ou invisibilisées, c'est nécessaire pour réorganiser les luttes. »

« Antiraciste, je n'aime pas trop ce terme-là ça me rappelle trop des associations genre *sos racisme* ». « Je me dirais plutôt antiraciste, de manière plus globale. C'est-à-dire reconnaître la différence de couleur de peau, l'accepter comme telle et admettre qu'effectivement il y a des représentations qui sont associées à cela. On a beau annuler le terme race, les gens ont toujours un imaginaire là-dessus. L'antiracisme ce n'est pas être anti-races, c'est surtout réussir à dépasser les discriminations créées par la race. Ma lutte ne se définit pas par le fait de dire qu'il n'y a pas de races, c'est faux, elles existent bien dans l'imaginaire des personnes. »



« J'espère que grâce aux petites choses qu'on fait dans notre quotidien, les futures générations vivront moins dans la douleur, moins en souffrance psychique et qu'elles seront moins déterminées par l'image stéréotypante de la société. J'ai l'espoir que les voix qui ont été invisibilisées deviennent une force. Je ne veux plus qu'on soit relégué.es à un truc tout petit qui se contenterait de dire merci ! »

Rendre visibles les invisibles



questions à se poser